

M. le Doyen de ses paroles élogieuses et il rappelle quelques souvenirs intimes : M. l'abbé Marsille fut à Mongazon l'économe de sa petite bourse, et Dieu sait toute l'adresse ou la charité qu'il fallut au sage économe pour que cette petite bourse ne fût jamais vide ; c'est encore M. l'abbé Marsille qui lui donna au Séminaire — sans avoir réussi à garder l'anonyme, — le petit *diurnal* où il récite chaque jour, pour son bienfaiteur, une partie du saint Bréviaire. Puis, il annonce à ses paroissiens qu'il est venu leur apporter la paix du Christ, et c'est avec l'émotion la plus chaleureuse qu'il développe ce thème admirable. Saint Augustin n'était jamais si content de lui-même que lorsqu'il avait fait pleurer ses auditeurs : à ce compte, cher Monsieur le Curé de Cizay, vous pouvez être satisfait, vos auditeurs ont pleuré ; vous-mêmes les avez vu pleurer, et cela a failli étouffer votre voix. J'avoue qu'il nous a été très doux, à nous, de voir au pays saumurois tant de cœurs si ouvertement sensibles aux émotions religieuses.

Un dîner intime réunit, après la messe, une douzaine d'invités. M. le Maire de Cizay, M. le Maire de Montfort, MM. les Adjoints, MM. les Membres du Conseil de fabrique sont présents. Quelques toasts sont portés. On boit à l'union parfaite et constante du Pasteur et du troupeau. Le frère de M. le Curé lui rappelle que jadis, petit paysan, il ne songeait à rien qu'à paître son troupeau et à se laisser vivre, lorsqu'au soir de sa première communion, « entrevoyant dans une lumière divine des champs plus beaux que ses champs d'épis d'or, des champs où les épis vivaient et s'appelaient des âmes, il rêva de moissonner dans ces champs et de cueillir ces épis-là ». Le rêve étant devenu réalité, il souhaite que la moisson soit abondante et riche. « Les Saumurois, dit-il en terminant, ont beaucoup de qualités : pour ne parler que de la moindre, ils excellent à cultiver leurs terres, et à faire venir, au gai soleil d'automne, de bons gros raisins tout juteux, tout dorés et tout vermeils. Eh bien, je te souhaite, frère, que tu cultives ton champ à toi, comme ils cultivent les leurs... entends bien... je parle, non pas de ce petit champ, qui est là, derrière ta cure, et où ne vient, dit-on, qu'une assez maigre luzerne, mais de ton champ spirituel, plus vaste et plus beau, qui comprend deux églises et comme deux paroisses ; de ce champ des âmes qui se pare, non pas de grappes vermeilles, mais d'actes pieux et de saintes pensées, de ce champ qui se dore d'amour divin, d'espérance et de foi. » — M. le Curé d'Yzernay, qui se lève ensuite, raconte que, pour venir, il lui fallait trouver un cheval de louage qui eût des ailes et dévorât dix-huit kilomètres en soixante-cinq minutes, et que l'amour lui a fait réaliser cette merveille. Il dit sa joie de se trouver en ce jour, auprès du premier de ses « enfants » qui soit devenu curé, et les vœux ardents qu'il forme pour son bonheur et son succès. Il dit aussi tous les regrets que la paroisse d'Yzernay éprouve d'avoir perdu la mère de M. le Curé, qui habitera désormais avec son fils, sainte femme, qui a donné tous ses enfants à Dieu, sainte femme, pieuse et bonne entre toutes, sainte femme, que tout le monde, là-bas, estimait, vénérail, aimait.

M. le Curé, très ému, répond à tous par quelques paroles aimables.